

Performer avec les écureuils. Os brûlé V : poésie, performance, mantique

Jonathan Lamy

Numéro 113, hiver 2013

Animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, J. (2013). Performer avec les écureuils. Os brûlé V : poésie, performance, mantique. *Inter*, (113), 50–52.



> Michaël La Chance. Photo : Francis O'Shaughnessy.

Performers avec les écureuils Os brûlé V : poésie, performance, mantique

► JONATHAN LAMY

La cinquième édition de l'événement *Os brûlé : poésie, performance, mantique* avait lieu les 10 et 11 septembre derniers, à la Forêt d'enseignement et de recherche Simoncouche de l'Université du Québec à Chicoutimi, située à l'extrémité nord de la Réserve faunique des Laurentides. Durant 24 heures, au bord d'un lac, autour d'un feu ou au détour d'un sentier, des manœuvres, des *installations*, des lectures poétiques ou théâtrales, des chants avec tambour et des moments de convivialité se sont succédé, avec un caractère résolument *in situ*. L'aventure-événement, organisée en marge de la RIAP 2012, a constitué une véritable et trop rare rencontre entre des pratiques performatives et poétiques, de même qu'entre artistes québécois et autochtones.

Dehors la performance

Souvent, lorsque la poésie et la performance sortent dehors, elles vont dans la rue, investissent le tissu urbain, ses trottoirs, ses ruelles, ses stationnements et ses espaces vacants à la rencontre du public. Cette fois, c'est au cœur de la forêt que les actions et les paroles se sont déployées. Les spectateurs involontaires n'étaient pas quelques passants un peu stupéfaits, mais des écureuils, mulots et marmottes surtout préoccupés par l'occasion de voler le matériel comestible utilisé par les performeurs...

Le poète et professeur Michaël La Chance (qui a imaginé cet événement et orchestré ses cinq éditions avec différents collaborateurs depuis 2005) a mis en contexte *Os brûlé* par une présentation sur la scapulo-

mancie. Cette pratique mantique, que l'on retrouve notamment en Asie et chez les premiers peuples du Québec, consiste à brûler un os animal, souvent une omoplate, pour y lire les craquelures¹. Chez les Innus, l'os brûlé est en quelque sorte un intermédiaire entre les êtres humains et Papakassik, l'esprit du caribou, qui leur indique où se trouve le gibier. Michaël La Chance a souligné que chacun peut interpréter les marques du feu sur l'os – il n'y a pas un « gardien » du sens, pas une seule interprétation possible. Dans la discussion qui a suivi, une participante a également fait remarquer que l'os brûlé servait aussi à donner confiance quant au succès de la chasse.

Ici, bien sûr, ce n'était pas du caribou que l'on souhaitait trouver sur son chemin, mais des œuvres performatives et poétiques. D'ailleurs, il fallut marcher pour rencontrer la première performance, celle d'Andrée-Anne Giguère et Anne-Marie Ouellet. Les deux artistes et comédiennes avaient dressé un abri de fortune dans la forêt, y performant en continu pour toute la durée de l'événement. Leur cabane constituait un petit théâtre *in progress*, intime et participatif, où l'on réfléchissait sur l'art, la vie, la représentation. Non sans une certaine autodérision quant à la dimension féminine de leur performance-installation, Giguère et Ouellet écrivaient des lettres, en lisaient des extraits, en tapissaient les murs de leur abri, se lançaient des défis et des répliques telles que : « As-tu peur qu'on se fasse attaquer par des animaux cette nuit, Andrée-Anne ? — Non, je pense que c'est des hommes, qu'il faut avoir peur. »

Le feu réchauffe les os

Après un souper collectif, une scène a été aménagée sur la véranda arrière du chalet de l'UQAC pour des lectures. On a pu y entendre le poète et cinéaste Pierre Demers, bien connu dans la région (il anime notamment les *Nuittes de la poésie* à Jonquière), ainsi que Michaël La Chance, de retour cette fois avec des poèmes. Installé sur une table avec le public, Jean-Paul Quéinnec, dramaturge et professeur à l'UQAC, a livré un extrait de la pièce de théâtre à laquelle il travaille présentement. J'ai pour ma part fait une petite prestation de poésie sonore. La suite de la soirée s'est déroulée autour d'un feu et fut ponctuée du brûlage de l'os (par Guy Sioui Durand et Michaël La Chance) et de chansons. Pendant que l'os et la guitare passaient de mains en mains, les deux invités de la RIAP qui participaient à *Os brûlé V*, Hector Bardanca et Jesusa Delbardo, de même que le poète José Acquelin y sont allés de quelques pièces. Francis O'Shaughnessy (à qui l'on doit de magnifiques photographies de l'événement) a aussi commis une mémorable interprétation de *Hit Me Baby One More Time*...

Les coorganisateurs de l'événement, Michaël La Chance et moi-même, se sont également permis de faire des interventions performatives durant cette soirée un peu humide. Certains animaux ont d'ailleurs pris cette liberté, s'invitant dans notre événement pour nous rappeler que nous étions, après tout, chez eux. J'ai récité un poème, où il était question de « jet[er] nos vies dans le feu », en faisant, entre chaque syllabe, cracher les personnes présentes dans mes mains, puis en jetant la salive recueillie sur les flammes. Plus tard, Michaël La Chance s'est installé dans le lac pour y laisser tremper des dessins exécutés sur-le-champ. À la manière du personnage du peintre dans *Océan mer* d'Alessandro Baricco, qui trempe son pinceau dans la mer pour

la peindre, l'eau diluait l'encre et imbibait le papier, devenant en quelque sorte un matériau participant, le cocréateur de ses œuvres.

Chasse et pêche à la performance

Le lendemain, sous un soleil radieux, le programme débutait par une conférence-performance du critique d'art wendat Guy Sioui Durand. Brandissant l'os brûlé, il a filé à sa manière la métaphore pour nous parler des relations entre l'art, l'identité et le territoire. Ses propos auront permis au public, dont plusieurs étudiantes et étudiants arrivés ce matin-là, d'être sur la *bonne* longueur d'onde pour faire l'expérience de cette journée. Ensuite, la parole poétique du Montréalais José Acquelin, auteur entre autres des recueils *L'oiseau respirable* et *L'inconscient du soleil*, a trouvé dans cet espace un lieu de résonance tout à fait approprié. La fin de son texte (« silence du soleil / voici l'unique prière / ferme tes yeux / et vois / et sois ») nous invitait en quelque sorte au silence complet dans lequel se dérouleraient les deux performances suivantes.

L'artiste Jesusa Delbardo, de l'Uruguay, a attaché une petite chaise de bois – qu'elle avait utilisée dans sa performance à la RIAP – au bout d'une branche et l'a lancée dans l'eau du lac Simoncouche. Après cette magnifique séance de pêche performative, où le temps s'étirait au soleil, elle a pris place sur une des tables à pique-nique, *gossant* patiemment sa chaise avec un couteau pour la transformer en plusieurs cure-dents afin de préparer (au grand bonheur des rongeurs présents) un plateau de fromage.

Installée un peu plus loin dans un sentier, près d'un pont de bois surplombant un ruisseau, Marie-Pierre Dufour, jeune artiste du Saguenay, avait entrepris plus tôt de creuser un trou assez grand pour qu'elle puisse y entrer. Vêtue d'un



> Marie-Pierre Dufour



> José Acquelin



> Mélissa Mollen Dupuis



> Ronald Bacon

bikini *home-made* et d'un casque de bain blancs, elle s'est enduite de vaseline avant de se recouvrir de terre, demandant pour ce faire la participation du public. Alors qu'elle continuait à creuser et à transporter de la terre, l'atmosphère de l'action, qui se prolongera toute la matinée, était particulièrement hypnotique, poursuivant agréablement la lenteur de la performance précédente.

De retour près du lac, un étrange personnage attendait le public. Portant sa *regalia* rose Pepto-Bismol, de même que des oreilles et un nez de lapin provenant d'un magasin à un dollar, Mélissa Mollen Dupuis se présentait à nous sous les traits d'un étrange et très kitsch *trickster*. Volontairement caricatural et vulgaire, Nanabush (ou Nana-bozo), ce clown autochtone et créateur du monde tel qu'on le connaît, nous a livré une performance hilarante et irrévérencieuse, prenant à partie les spectateurs pour regarder sous leurs jupes, leur donner des surnoms peu flatteurs, leur offrir son sexe à manger (un gâteau rose en forme de pénis) et leur éjaculer (de la crème fouettée) au visage. Après cette petite orgie sucrée, un tambour, frappé en cadence par sept hommes et adolescents venus de Betsiamites, s'est fait entendre. Le groupe, mené par Marco Bacon,

a entonné quelques chants traditionnels, nous permettant de retrouver, pour ainsi dire, nos esprits. Héctor Bardanca, de l'Uruguay, a poursuivi en frappant sa guitare à la manière d'un tambour. Similaire à celle qu'il avait livrée quelques jours plus tôt à Québec, sa performance, axée sur la voix, était joyeusement énergique. Il a chanté et crié, promenant son délire vocal sur le quai, sur la plage, puis carrément dans le lac.

Signe que l'eau, malgré un temps un peu frisquet, était particulièrement invitante, c'est aussi de cette manière que s'est terminée la performance de Sonia Robertson. L'artiste ilnue – qui a accueilli une précédente édition d'*Os brûlé* au Musée de Mashteuiatsh et qui a participé à la RIAP en 2006 – avait auparavant mis en « réserve » le public, faisant serpenter une grande corde jaune entre les spectateurs. Après avoir accroché un cadre vide sur la branche d'un arbre, elle a, en circulant parmi nous, ingurgité un très grand nombre d'hosties,

de forme rectangulaire et sur lesquelles elle avait inscrit des mots (tels que *peur*, *capitalisme* ou *Loi 78*) en rouge. Comme une « porteuse des peines du monde », pourrait-on dire en paraphrasant le titre d'une pièce d'Yves Sioui Durand, elle prenait sur elle et jusqu'au dégoût la violence physique et symbolique subie par les Autochtones, dans un acte de décolonisation et de libération corporel. Là encore, le tambour, frappé par sept Innus, a résonné à travers la forêt pour nous permettre de retrouver nos esprits... et notre appétit.

L'esprit de l'os

Comme c'était le cas la veille autour du feu, des performances impromptues ont eu lieu durant le dîner. Marie-Pierre Dufour, quittant son repaire, s'est dirigée vers nous, avec sa pelle et son seau rempli de terre, pour poursuivre sa performance, couvrant de boue les pieds de certaines personnes. Andrée-Anne Giguère a aussi délaissé momentanément son abri pour venir poser des questions aux membres du public avec son magnétophone à cassette. Il me semble que c'est à ce moment précis – alors que les chants au tambour continuaient, qu'une femme couverte de terre mangeait un sandwich les deux pieds dans les cendres du feu de la veille et qu'une autre demandait ça et là, micro-jouet à la main, ce qui pouvait faire en sorte qu'une performance soit considérée comme une « performance de fille » ou une « performance de gars » – que s'est véritablement manifesté l'esprit de l'os brûlé. Parce que, oui, il faut croire aux esprits. C'est en somme ce que nous disait Ronald Bacon, une plume d'aigle à la main – et un écureuil allant et venant à ses pieds –, en nous racontant sa rencontre avec un chaman amérindien du Sud des États-Unis. Il nous a tenus en haleine avec son récit fascinant, véritable plongée au cœur de la spiritualité amérindienne, témoignant du fait qu'il y a parfois des choses qui arrivent et que l'on ne peut pas expliquer.

Pour clore l'événement, Julie Bernier et Patrice Leblanc ont livré un dialogue composé lors d'un atelier d'écriture à la Forêt d'enseignement et de recherche Simoncouche, organisé par la Chaire de recherche du Canada pour une dramaturgie sonore au théâtre. Le public se tenait près de la femme, qui disait son texte téléphone à la main, alors que l'homme se trouvait plusieurs centaines de mètres plus loin, de l'autre côté du lac, et criait ses répliques dans la forêt. Après quelques échanges, où le contraste de ton et d'intonation était flagrant, la femme a quitté, sans que l'on sache où elle allait. Peut-être aurait-il fallu consulter l'os pour savoir où elle se trouvait. Cette omoplate, que nous avons brûlée, plutôt que d'indiquer l'emplacement du gibier, représentait (du moins est-ce là mon interprétation personnelle) en quelque sorte la cartographie de l'événement : les lignes des craquelures et de la calcination invitaient à la promenade d'un îlot performatif à l'autre, comme si elles nous montraient l'endroit où auraient lieu les performances. Le territoire, tout comme l'os, en gardera certainement des traces. Si les écrits restent, il en va peut-être de même, malgré leur caractère éphémère, des performances. ◀

PHOTOS : Michaël La Chance (sauf indication contraire).

NOTES

- 1 Cf. Frank G. Speck, *Naskapi : The Savage Hunters of the Labrador Peninsula* (1935), University of Oklahoma Press, 1977, 257 p. ; Michaël La Chance, « Os parlant, terres fendues : petit manuel de scapulomancie poétique », in Pierre Ouellet et Guillaume Asselin (dir.), *Puissance du verbe : écriture et chamanisme*, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2007, p. 211-220.

JONATHAN LAMY est chercheur postdoctoral au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC). Ses recherches portent sur l'art performance, l'amérindianité et la littérature québécoise. Il a publié deux livres de poésie aux Éditions du Noroît : *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*. Il entretient également une pratique en performance, dans laquelle il conjugue la poésie sonore, la poésie action et l'intervention dans l'espace public.

